

Marie-Claire Blais, *Manuscrits de Pauline Archange*, Montréal,
Éditions du Jour, 1968, 128 p.

Pierre Châtillon

Volume 5, Number 1, February 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036376ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036376ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Châtillon, P. (1969). Review of [Marie-Claire Blais, *Manuscrits de Pauline Archange*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 128 p.] *Études françaises*, 5(1), 98–100. <https://doi.org/10.7202/036376ar>

MARIE-CLAIRE BLAIS, *Manuscrits de Pauline Archange*,
Montréal, Éditions du Jour, 1968, 128 p.

L'univers de Marie-Claire Blais est hautement symbolique et l'une des caractéristiques majeures de cette vision m'apparaît être la réversibilité des êtres. Les personnages sont impitoyablement retournés comme des gants; on n'en voit véritablement que l'intérieur. Des portraits d'âmes. Laideur, poux, saleté, tuberculose, enfants monstres qui pullulent dans cette œuvre sont l'incarnation d'une pourriture intérieure, d'une tuberculose de l'âme. L'auteur écrit: « la maladie est une condition de vivre née avec eux ». Marie-Claire Blais ne voit que les intérieurs et nous les présente comme s'ils étaient des surfaces. Les enfants sont monstrueux parce qu'ils ont été détruits, gavés précocement de terreur superstitieuse, désaxés, malformés parce qu'on a tué à jamais leur spontanée pureté. De quoi souffrent tous ces malades « pénétrés de mort »? Ils souffrent d'une absence d'amour sain, et ce qu'ils vomissent, c'est la morbidité qu'on leur a inoculée comme un poison. « De fortes toux montaient de l'abîme comme des appels à la tendresse », écrit Marie-Claire Blais.

Dans la littérature québécoise, le personnage de l'enfant, pour des raisons trop longues à développer ici, occupe une place exceptionnelle. Déjà, dans *Maria Chapdelaine*, nous relevons cette phrase: « L'enfant avait fini par ne se considérer lui-même que comme un simple champ clos, où des démons assurément malins et des anges bons mais un peu simples se livraient sans fin un combat inégal », phrase qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher de cette autre extraite d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*: « ce jardin étrange où poussaient, là comme ailleurs, entremêlant leurs tiges, les plantes gracieuses du Vice et de la Vertu ». L'enfance, qui devrait être le paradis de l'Innocence, apparaît comme un petit monde clos où s'entre-déchirent anges et démons. L'enfance est irrémédiablement salie, pervertie et, d'un roman à l'autre, s'élève l'inconsolable détresse de l'innocence assassinée. Cet assassinat de l'innocence prend en outre une dimension métaphysique. C'est le monde peut-être qui est cruellement mal fait. Dans son *Journal*, Vigny avait écrit que « la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie » et qu'au jugement dernier ce sont les hommes qui jugeront Dieu. Cette idée maintes fois reprise depuis est ici traitée avec une originalité toute québécoise ce qui lui confère une remarquable

valeur : « Non seulement la mort de Séraphine avait tué toute innocence autour de soi, mais cette innocence, tel un rêve diaphane qui se brisait enfin dans l'air, jamais n'avait existé, n'existerait jamais, et cette certitude embrasée était la seule foi, la seule espérance de nos jours sans lumière. L'homme n'étant pas bon, qu'aimerait-il accomplir d'autre que le mal qui le remplissait de joie et de fiel? ». L'impossibilité de perpétuer la tendresse est le thème dominant de l'œuvre de Marie-Claire Blais. À ce point de vue, le personnage de David Sterne occupe une place centrale puisque, devant cette impasse, il ne verra d'autre solution que d'entreprendre d'assumer le mal. Sa révolte, plus qu'un réquisitoire contre la société, devient la dénonciation de la violence d'une absurde création broyant sans but les êtres de douceur. Cette brutalité du monde, cette absence d'amour dans la société sont symbolisées par l'hiver qui plane sur toute cette œuvre.

Les *Manuscrits de Pauline Archange* n'ont peut-être pas la rigueur incisive d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, et l'on y peut relever certaines maladresses comme cette scène où l'on voit parader des pompiers : ce passage me semble escamoté et invraisemblable tant il est vrai qu'existe une vraisemblance onirique qu'on doit respecter. Le style par contre est admirable. Des descriptions d'une précision impitoyable et digne de Flaubert (le portrait de Mère Saint-Scholastique à la page 12, le portrait de Julia Poire à la page 27, le portrait des fiancés à la page 34, et tant d'autres) alternent avec de longues périodes tourmentées communiquant le vertige devant une réalité qui se joue sur tant de plans qu'il devient impossible de la circonscrire. Pour bien traduire cette réversibilité dont nous avons parlé, le style se fait également réversible. Marie-Claire Blais possède une façon toute personnelle d'associer aux substantifs des épithètes qui révèlent le caractère double de la réalité. En voici des exemples. La « bonté cruelle » des religieuses : « bonté » rend compte de la réalité apparente, tandis que « cruelle » découvre la vérité secrète. « Robuste tendresse », « un accablant lieu de délices », « nerveuses mansuétudes », « cadeau pervers », « sournoise pudeur », « terrestre fiancé », « cachant sous le crucifix de sa robe brûlante une main toute petite semblable à la griffe des oiseaux de proie », autant d'illustrations de ce procédé presque insoutenable ayant pour but de déchirer les masques de la vérité officielle. À cette acuité psychologique s'ajoutent des dons de visionnaire qui contribuent eux aussi à conférer à l'ensemble du récit cette dimension seconde qui est sa vraie dimension : « nous regardions le silence s'étendre autour de nous : la patinoire avait une âme immense qui dormait sur le dos, les bras en croix ». Ajoutons que cette technique est difficile à manier et que l'auteur ne

parvient pas toujours à transposer son récit hors de la plate réalité.

Avec bien sûr des inégalités (particulièrement sur le plan d'une structure qui ne favorise pas toujours l'immédiate compréhension), inégalités qui s'oublient vite quand on considère la densité du message, Marie-Claire Blais poursuit d'un livre à l'autre son ardent plaidoyer en vue d'obtenir « le droit de penser et même de vivre ». Au cœur du roman de Marie-Claire Blais il y a cette phrase essentielle: « descendre dans cette cave de boue et de feuilles séchées, pour regarder une dernière fois ces vivants et ces morts dégénérés d'où il fallait tirer, plus que la naissance, plus que la vie, ma résurrection ». De quelle nature sera cette résurrection, le tome 2 des *Manuscrits* nous l'apprendra sans doute mais il nous est permis d'anticiper à la lecture de cette phrase: « Combien on aspirait à vivre librement, dans l'harmonie d'un corps et d'un esprit heureux! ». On a déjà parlé de Rimbaud à propos de l'aventure intérieure de Marie-Claire Blais; ici, impossible de ne pas citer cette formule sur laquelle prend fin la *Saison en enfer*: « il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps ». Ce désir de vivre dans le bonheur simple de l'harmonie corps-esprit-homme-univers ayant été humilié dès l'origine. Une phrase résume bien cette démarche: « ce vaste tableau de violence semblait apaiser de lointaines humiliations ». Ce qui me fascine c'est la fragilité de cette voix qui proteste et qui semble nous dire: « Pardon si je vous égratigne, si je vous blesse mais autrement je fondrais en larmes et j'ai ma dignité ... ». Marie-Claire Blais c'est une soif de tendresse crispée jusqu'à la cruauté navrée.

P. C.